

LES

ROSARY

ET

LES AUTRES

Devotions Dominicaines.



Revue Mensuelle

PUBLIÉE PAR

LES PERES DOMINICAINS

— DU —

Convent de St-Hyacinthe,

P. Q. (CANADA).

Abonnement : \$1.00 par an.

Vol. IV, No 8. Aout 1898

VIGNOBLES CANADIENS

Comté d'Essex, Ont.

ERNEST GIRARDOT & CIE, Propriétaires.

VIN DE MESSE approuvé par Son Eminence le Cardinal Taschereau, par Mgr Fabre et les autres évêques du Canada, employé dans presque tous les Evêchés de la puissance et aussi dans presque tous les collèges de la Province de Québec. VIN DE TABLE de première qualité.

Satisfaction garantie. Nous expédions directement de nos caves. Pour prix et autres informations s'adresser à Messrs. J. L. Montrenil, Lévis, ou à L. T. Trempe, Sorel, qui sont nos agents autorisés pour la Province de Québec.

ERNEST GIRARDOT & CIE.

SANDWICH, ONT.



E. LAMARCHE,

**Bijoutier-
Opticien,**

RUE CASCADES,

St-Hyacinthe.

— ASSORTIMENT COMPLET DE —

Bijoux, Montres, Horloges, Argenteries,
Etc., Etc.

Spécialité : Lunettes Or, Argent et Nikel.

REPARATIONS FAITES AVEC SOIN.

PHARMACIE OSTIGUY

195 RUE CASCADES

ST-HYACINTHE.

Téléphone No. 60.

— SPÉCIALITE —

Medicaments Français et Articles de Toilette.

L. A. GUERTIN

— MAGASIN DE —

Chaussures et Valises

Place du Marché,

ST-HYACINTHE.

CALENDRIER DOMINICAIN DU MOIS D'AOUT.

INDULGENCES DE NOS CONFRÉRIES.

- 2 Bse Jeanne d'Aza, mère de notre Père S. Dominique.
 - 4 Notre Père saint Dominique. Ind. plén. de l'Ordre.
 - 5 Sainte Marie des Neiges.
 - 6 Transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ.
 - 7 VIIIe Dimanche après l'Octave de la Trinité, et IIe d'Août. S. Cajetan, Conf.
 - 8 B. Augustin de Lucerne, C. O. N.
 - 9 B. Jean de Salerne, C. O. N.
 - 10 S. Laurent, M.
 - 11 Jour octaval de la fête de notre Père S. Dominique.
 - 14 IXe Dimanche après l'Octave de la Trinité. S. Emygdus, E. M. Indulg. plén. du S. Nom de Jésus.
 - 15 Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie. Ind. plén. du Rosaire.
 - 16 S. Hyacinthe, C. O. N. Ind. plén. de l'Ordre.
 - 17 Bse Emilie de Bicchieri, V. O. N.
 - 18 S. Roch, Conf.
 - 19 S. Alphonse Marie de Liguori, E. C. et Docteur de l'Eglise.
 - 20 S. Bernard, abbé et Docteur de l'Eglise.
 - 21 Xe Dimanche après l'Octave de la Trinité, et IVe d'Août. S. Joachim, père de la B. V. M. Ind. plén. du Rosaire.
 - 23 B. Jacques de Mevania, C. O. N.
 - 24 S. Barthélemy, Apôtre.
 - 25 S. Louis, Roi de France, C.
 - 28 XIe Dimanche après l'Octave de la Trinité, et Ve d'Août. S. Augustin, E. C. et Doct. de l'Eglise.
 - 29 Décollation de S. Jean-Baptiste.
 - 30 Ste Rose de Ste Marie, V. O. N.
-

NOUVELLES PRIMES

Moyennant la modique somme de 15 centins, nous enverrons à toutes les personnes qui nous en feront la demande, de nouvelles et plus magnifiques gravures du Rosaire, d'après les chefs-d'œuvres de la peinture. Ces gravures, qui ont été imprimées sur papier de luxe (*coated*), importé spécialement par l'établissement de la *Tribune*, forment une superbe collection artistique, et nous voudrions voir dans les mains de tout ami du Rosaire ces tableaux de grands maîtres, qui réjouissent le regard en même temps qu'ils rappellent avantageusement à l'âme le souvenir des sublimes mystères de la religion.

Nos remerciements à la *Presse*, au *Trifluvien*, à la *Tribune*, au *Courrier de St-Jean*, au *Canada* et aux autres journaux, qui veulent bien publier, chaque mois, le sommaire de notre Revue.

Ceux de nos abonnés qui ne tiennent pas à garder la collection de notre Revue, nous feraient plaisir et nous rendraient grand service en nous envoyant le numéro de janvier de cette année 98.

Qu'on se le rappelle : les abonnés au "Rosaire" participent aux nombreux avantages spirituels de l'*Œuvre du Noviciat*.



LE ROSAIRE

ET LES AUTRES

DEVOTIONS DOMINICAINES

SOMMAIRE

GRAVURES : LE CHRIST ET LE JEUNE HOMME (Hoffmann).....	205
SAINTE ROSE DE LIMA.....	214
Le Rosaire et S. Dominique (R. P. CHÉRY).....	199
Choses d'outre-mer (DR G. A. BOURGEOIS).....	203
Légende de l'assomption de la B. V. M. (JACQUES DE VORAGINE).....	206
Une confession (FRS COPPÉE).....	211
La cellule de sainte Rose de Lima (TH. DE BUSSIERRE).....	213
Sa Grandeur Monseigneur Lafèche (W).....	219
Vies des Frères (suite) (GÉRARD DE FRACHET).....	219
Chronique.....	223



LE ROSAIRE ET St DOMINIQUE

LES circonstances dans lesquelles fut institué le Rosaire feront comprendre tout ce que cette création renfermait de génie et d'opportunité. Ce fut le glaive dont Dieu se servit pour détruire l'hérésie des Albigeois, au XIIIe siècle.

A la tête des Albigeois était Raymond, comte de Toulouse, soutenu par Pierre, roi d'Aragon. Le parti catholique avait pour généralissime le pieux et brave Simon de Montfort. Après plusieurs engagements partiels, une bataille mémorable s'engagea sous les murs de Muret, l'an 1213, le jeudi dans l'octave de la Nativité de la Vierge. L'armée du comte de Toulouse s'élevait à cent mille combattants. Simon de Montfort n'avait avec lui que quelques mille hommes. Néanmoins, avec le secours de Notre-Dame du Rosaire, il mit l'ennemi en déroute, lui tua vingt mille soldats, et porta en cette journée un coup mortel à la cause du vieux Raymond et à la puissance des Albigeois. Le roi d'Aragon resta parmi les morts, et avec lui s'éteignirent les espérances des hérétiques.

Or, pendant que les croisés demandaient à l'épée réparation des excès et des crimes des Albigeois, saint Dominique, providentiellement conduit sur le théâtre de la guerre, demandait à d'autres moyens la conversion de ces malheureux. Il pria et suppliait la Vierge Marie de ne pas abandonner l'Eglise, de faire triompher la cause du bien, mais de ne pas perdre tant d'hommes rachetés par le sang de son fils. La Mère de Dieu, qui est la mère de miséricorde, lui révéla alors la dévotion du Rosaire, et lui inspira de la répandre parmi les peuples, comme un grand moyen de les ramener au Christianisme. Dominique, fidèle à l'ordre qu'il avait reçu, prêcha donc le Rosaire, ou Psautier de la Vierge ; et dans le temps même où se livrait la fameuse bataille de Muret, qui fixa la victoire sous les drapeaux de Simon de Montfort, il était dans l'église paroissiale, exhortant les femmes et les vieillards, qui n'avaient pu suivre l'armée, à embrasser la nouvelle dévotion, et il récitait avec eux les *Ave Maria* de la couronne de Marie.

Cette institution du Rosaire était un acte de génie. En effet, par la prédication du Rosaire, saint Dominique ruinait l'enseignement des Albigeois, et affirmait avec l'Évangile l'ordre surnaturel restauré par le Christ, et le monde relevé de la chute par l'incarnation. Cette union de la prière vocale et de la contemplation, cette merveilleuse harmonie des mystères et des *Ave Maria* renverse le manichéisme de son piédestal et ne laisse debout aucune de ses doctrines.

Attristé par les scènes de carnage qu'il avait eues sous les yeux, l'apôtre résolut de s'éloigner du théâtre de la guerre, estimant qu'il fallait demander à des combats plus pacifiques la victoire sur l'hérésie. Après avoir pris congé de son illustre ami, Simon de Montfort, il dirigea ses pas vers la ville de Toulouse. Il y travaillait depuis quelque temps déjà à l'évangélisation des âmes, déployant le zèle d'Elie et l'éloquence de saint Paul, et cependant son ministère restait infructueux, sa parole était frappée de stérilité, et le peuple tenait toujours pour le manichéisme, et combattait pour lui, selon l'expression d'un historien, comme on combat *pro aris et focis*.

Le cœur brisé de douleur, l'apôtre quitta un moment le champ de bataille et se retira dans une caverne cachée

au fond de la forêt voisine, pour y implorer avec plus de force le secours de la mère de Dieu. Là il mêle les larmes à la prière, la pénitence aux supplications, et se jette devant la face de Dieu, comme une victime pour les péchés du peuple ; il conjure le ciel d'épargner les Toulousains et de tourner contre lui sa colère, et, pour mieux obtenir grâce, il flagelle son corps avec une sanglante barbarie, jusqu'à ce qu'il tombe épuisé sur le sol.

Pendant que le vaillant athlète du Christ baignait dans son sang, la Reine du ciel, accompagnée de trois nobles vierges, se montra à lui. Son visage était doux comme le jour qui se lève, et sa parole enivrante comme la voix qui annonce la terre au naufragé et la victoire au soldat défaillant. "Dominique, mon cher fils, lui dit-elle, parce que, sous l'inspiration de Jésus et avec mon secours, tu as combattu vaillamment les ennemis de la foi, voilà que j'accours à ta prière, et que je viens à ton aide ; si tu veux que ta prédication soit féconde, prêche mon Rosaire, et tu verras bientôt les bénédictions de Dieu sur ta parole."

Ranimé tout à coup et plein d'une force divine, Dominique rentra dans Toulouse. Voilà qu'aussitôt les cloches de la métropole s'ébranlent d'elles-mêmes et jettent dans les airs des sons d'une puissance inconnue. Le peuple surpris accourt à l'église pour se rendre compte de cette merveille. Dominique était en chaire, l'œil en feu, le front illuminé, la parole inspirée et vibrante, prêchant le Rosaire de Marie, développant ses mystères et exhortant les chrétiens à jeter souvent au ciel cette prière qui épouvante les démons, réjouit les anges, attendrit le cœur de l'auguste Mère de Dieu, et obtient à la terre le pardon et le salut.

Ce n'était plus cet homme humble qui n'ouvrait jamais la bouche pour sa défense personnelle, c'est l'apôtre intrépide qui plaide la cause de Jésus-Christ ; c'est le voyant, le prophète qui a lu dans les mystères de Dieu ; c'est l'évangéliste qui se sent au cœur une force irrésistible qui l'oblige à parler et à déchirer devant les hommes les secrets de la révélation. Le peuple s'étonne, se regarde, admire, et cependant hésite toujours ; la bataille n'est pas encore gagnée dans les âmes ; la vérité n'a pas encore arraché aux lèvres de ces hommes l'aveu de leur défaite. Il faut qu'une puissance plus haute intervienne, et voilà que

Dieu se fait entendre par la grande voix de la tempête. Un ouragan terrible se déchaîne subitement sur la ville ; les vents mugissent avec furie, les éclairs succèdent aux éclairs, la foudre gronde et sillonne la nue, des cataractes d'eau semblent s'ouvrir, et le sol tremble sous les coups répétés du tonnerre. On dirait que la dernière heure du monde est venue, et que la terre va rentrer aux abîmes. Dominique s'écrie alors :

“ Voilà les signes de la colère divine ; ô peuple, soumettez-vous à Dieu. Il se tient et frappe à la porte de vos cœurs, et, parce que vous le repoussez, il tonne dans les nues et menace vos têtes. Ah ! tremblez devant lui, si vous voulez éviter ses coups et échapper à la damnation. Tournez-vous vers Jésus et la mère de Jésus. La Vierge, mère du Sauveur, est en même temps mère de la miséricorde, prenez-la pour avocate : le fils ne refuse rien à sa mère. Aimez la prière du Christ et de Marie ; prenez le Rosaire ; ayez-en le culte et abjurez l'hérésie. Je vous jure, au nom de la Vierge, que si vous embrassez la dévotion du Rosaire, la tempête s'apaisera et le ciel redeviendra serein. N'hésitez pas, car je vois devant moi cent cinquante anges, armés pour la vengeance et envoyés par le Christ pour châtier vos crimes.”

Au même moment on entendit une voix, la voix des esprits de l'abîme qui s'écriaient :

“ Malheur, malheur à nous ; voilà que par la puissance du Rosaire nous allons être retenus au fond du gouffre, comme par des chaînes de feu. ”

Or, il y avait en un des points les plus élevés de l'église une image de la mère de Dieu. On la vit à trois reprises étendre le bras vers le ciel et l'abaisser avec menace vers la terre. Dominique s'écria :

“ Non, il n'y a plus pour nous que des châtiments et d'horribles malheurs, si vous ne cherchez le salut dans le Rosaire ! ”

Alors le peuple vaincu tomba la face contre terre ; les sanglots mal contenus éclatèrent ; chacun se frappait la poitrine, et l'on n'entendit plus que la voix des hommes et des femmes criant miséricorde. Dominique, se tournant vers la statue de la Mère de Dieu, laissa échapper cette prière entrecoupée de gémissements :

“ O puissante reine du ciel et de la terre, voyez le re-

pentir de ces chrétiens, entendez leurs supplications ; ils regrettent le passé, et leurs regrets vous assurent d'un avenir meilleur ; déposez votre courroux, suspendez vos menaces, et replacez votre bras dans votre sein miséricordieux. ”

Au moment où l'apôtre prononçait ces paroles, la statue de Marie retira le bras qu'elle avait étendu auparavant avec menace, les vents s'apaisèrent, la foudre fit entendre dans le lointain son dernier roulement, et les secousses du sol s'arrêtèrent subitement. Les Toulousains se mirent à la merci de saint Dominique, et le lendemain, dès l'aube du jour, ils s'en vinrent, couverts de vêtements de pénitence, et une torche à la main, faire amende honorable à la Mère de Dieu. Le serviteur de Marie leur rappela les grands événements de la veille et leur fit un beau discours sur le Rosaire. Tous eurent à cœur de pratiquer cette dévotion, de s'enrôler dans la confrérie et de recevoir le chapelet des mains de saint Dominique.

R. P. CHÉRY.

CHOSSES D'OUTRE-MER

LA CATHÉDRALE DE CANTORBÉRY.



CETTE cathédrale est une vraie merveille. C'est un édifice gothique de plus de 500 pieds de long sur 80 de large, avec une tour centrale de 224 pieds d'élévation, et deux autres tours de moindres dimensions sur la façade.

Cette église avec le monastère qui y attenait, les logements du primat, des dignitaires et des serviteurs de l'archevêché, formait presque une petite ville séparée. A part la cathédrale, le reste n'est plus qu'un monceau de ruines, avec des murs qui menacent de s'écrouler. L'Église elle-même qui est en la possession du clergé protestant, est beaucoup détériorée et mal entretenue ; au reste la Réforme y a tout défiguré. Elle est divisée en nef et chœur. Derrière ce dernier, et à même le corps de l'Église, il y a un espace qui autrefois était la chapelle de la SS. Trinité, et où étaient le tombeau et les restes de St Thomas Becket.

On y parvient par un double escalier qu'autrefois les pèlerins montaient à genoux et dont les marches sont tout usées. La Réforme a tout fait disparaître ; il n'y reste plus que les murs et quelques tombeaux d'évêques ou diacres protestants.

Sous cette chapelle est la crypte ou chapelle souterraine dans laquelle on inhumait les dignitaires et les moines attachés à la cathédrale. C'est là où le corps de St Thomas avait d'abord été déposé, et on y montre l'endroit où le roi Henri II est venu faire sa pénitence et y recevoir la discipline de la main des moines, en expiation du martyre du saint, qu'il avait ordonné. Il y avait dans ce vaste caveau une chapelle à la Ste Vierge ; on voit encore la niche où était la statue de la Mère de Dieu ; mais tout a disparu et il ne reste que des ruines. Du côté de l'Evangile, un peu plus bas que le plancher du sanctuaire, est le lieu où St Thomas a souffert le martyre. J'ai touché la pierre sur laquelle était sa tête quand on l'a relevé mort. La partie ensanglantée de la pierre a été enlevée et remplacée par une autre pierre de couleur différente. Du côté de l'Epître, il y a le tombeau de St Dunstan, évêque de Cantorbéry dans les premiers temps. L'extérieur de l'Eglise est d'une richesse d'ornementation qui étonne, mais le tout menace ruine et a besoin de réparations. Cependant l'archevêque protestant, qui passe sa vie à Londres, ne paraît pas s'en occuper.

DR G. A. BOURGEOIS.





JÉSUS ET LE JEUNE HOMME

(Hoffmann)

Légende de la mort et de l'assomption de la Bienheureuse Vierge Marie

Vingt-quatre années s'étaient écoulées depuis que le Sauveur avait quitté la terre et s'était élevé aux cieux à la vue de ses disciples affligés ; les apôtres s'étaient dispersés dans les diverses contrées du monde pour aller annoncer la bonne nouvelle aux nations encore plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie ; et la bienheureuse Vierge, retirée dans la solitude de sa maison, située près de la montagne de Sion, passait ses jours à visiter pieusement tous les lieux où s'était écoulée la vie de son fils pendant sa mission, ces lieux témoins de son baptême, de ses jeûnes et de ses prières, de sa passion, de sa mort, de sa résurrection et de son ascension.

Enfin, un jour que le cœur de la Vierge était enflammé d'un ardent désir de son fils, que l'agitation de son âme se manifestait par une grande abondance de larmes, et que comme au temps où son fils lui avait été enlevé, elle ne ressentait aucune consolation, voici qu'un ange environné d'une éclatante lumière s'arrêta devant elle, la salua respectueusement comme la mère de son Seigneur, et lui dit : " Je te salue, ô Marie, bénie du Seigneur, au nom de Celui qui a envoyé le salut à Jacob. Voici que je t'apporte du paradis, ô Reine, un rameau de palmier : tu commanderas qu'on le porte devant ton cercueil, lorsque, au troisième jour, tu quitteras ton corps, car ton fils t'attend, toi sa mère qu'il veut honorer." En achevant ces paroles l'ange s'éleva au ciel environné de lumière ; la palme qu'il avait apportée resplendissait d'une admirable clarté, et bien qu'elle fût semblable à un rameau vert, ses feuilles brillaient comme l'étoile du matin.

Jean était alors à Ephèse, occupé à répandre l'Evangile : tout à coup le tonnerre se fit entendre dans le ciel, et une nuée enleva l'apôtre, et le transporta devant la maison de Marie. Il frappa à la porte, et étant entré, l'apôtre vierge salua la Vierge avec respect. La bienheureuse Marie en le voyant fut remplie d'étonnement, et dans sa joie, ne pouvant retenir ses larmes, elle lui dit : " Jean, mon fils, souviens-toi des paroles de ton maître, qui nous a recommandés l'un à l'autre, moi comme ta mère, et toi comme mon fils. Voici, le Seigneur me rappelle, je dois payer

la dette de l'humanité, et je recommande mon corps à tes soins. Car j'ai entendu dire que les Juifs se sont réunis en conseil et ont dit : Frères, attendons que la mère de Jésus ait subi la mort, et aussitôt enlevons son corps et jetons-le dans le feu pour qu'il y soit consumé. Tu feras donc porter cette palme devant mon cercueil lorsque vous conduirez mon corps au sépulcre.—Comment pourrais-je, répondit Jean, préparer seul tes obsèques? Plût à Dieu que tous mes frères les apôtres fussent ici, afin que nous puissions accomplir décemment tes funérailles et célébrer dignement tes louanges ! ”

Comme il parlait ainsi, voilà que tous les apôtres, enlevés sur des nuées des lieux où ils annonçaient la parole de Dieu, étaient déposés devant la porte de la maison de Marie, et surpris en se voyant ainsi réunis, ils se disaient l'un à l'autre : “ Pour quelle cause le Seigneur nous a-t-il tous rassemblés ici? ” Et pleins de joie de se revoir, ils louèrent Dieu, qui leur avait fait cette grâce.

Comme ils achevaient leur prière, Jean sortit de la maison, vint vers les apôtres et leur annonça que la Vierge était sur le point de quitter la terre. “ Veillez, mes frères, ajouta-t-il, à ce que nul ne pleure lorsqu'elle mourra. ”

Les apôtres étant entrés dans la maison saluèrent Marie, qui, en les voyant, leur dit : “ La paix soit avec vous, mes frères bien-aimés. ”

La bienheureuse Vierge, voyant tous les apôtres rassemblés autour d'elle, bénit le Seigneur, et s'assit au milieu d'eux après qu'on eût allumé des flambeaux. Vers la troisième heure de la nuit, Jésus vint, accompagné des neuf ordres des anges, de l'assemblée des patriarches, de la multitude des martyrs, de l'armée des confesseurs et des chœurs des vierges, qui entourèrent la bienheureuse Vierge en chantant d'harmonieux cantiques.

Alors Jésus s'adressant à sa mère, lui dit : “ Viens, toi que j'ai choisie, et je te ferai asseoir sur mon trône, car j'ai désiré ta beauté. ” Et toute la multitude qui accompagnait Jésus se mit à chanter doucement : “ Voilà celle qui a vécu dans la pureté : le raffermissement des âmes saintes sera sa récompense. ”

Ainsi l'âme de Marie abandonna son corps, et s'envola dans les bras de son fils, et elle fut aussi exempte de

douleur en sa chair qu'elle avait été étrangère à la corruption. Alors le Seigneur Jésus dit aux apôtres : " Portez le corps de la Vierge ma mère, dans la vallée de Josaphat, déposez-le dans un sépulcre neuf que vous trouverez en ce lieu, et demeurez là jusqu'à ce que je revienne vers vous."

Aussitôt la bienheureuse Vierge s'éleva au ciel entourée des *roses* de l'assemblée des martyrs et des *lis des vallées* de la troupe des anges, des confesseurs et des vierges. Et les apôtres s'écriaient : " Vierge très prudente, où vas-tu ? Souviens-toi de nous, ô Reine ! " Et voici que les saints qui étaient demeurés au ciel, vinrent au devant des saints qui remontaient en chantant, et frappés d'étonnement en voyant leur roi porter dans ses bras l'âme d'une femme qui s'appuyait sur lui, s'écrièrent : " Quelle est celle qui monte du désert pleine de délices, appuyée sur son bien-aimé ? " Et ceux qui l'accompagnaient leur répondirent : " C'est la plus belle entre les filles de Jérusalem, remplie de charité et d'amour." (1) C'est ainsi que Marie fut reçue avec joie au ciel, où elle s'assit sur un trône de gloire à la droite de son fils ; et les apôtres virent son âme briller d'une blancheur si éblouissante, qu'aucune langue mortelle ne saurait l'exprimer.

Trois jeunes vierges qui étaient auprès de Marie ayant dépouillé son corps pour le laver suivant la coutume, il resplendit d'une lumière si éclatante que les jeunes vierges pouvaient bien le toucher pour le laver, mais qu'elles ne pouvaient le voir, et cette lumière ne cessa de l'environner que lorsqu'elles eurent accompli leur pieux devoir.

Alors les apôtres prirent le corps de Marie avec le plus grand respect, et le déposèrent sur le cercueil : " C'est toi, Pierre, dit Jean, qui porteras cette palme devant le cercueil, parce que tu es notre chef par le choix du Seigneur, qui t'a ordonné pasteur et prince de ses brebis. — C'est à toi plutôt qu'il convient de porter cette palme, répondit Pierre, car vierge, tu as été choisi par le Seigneur, et il est convenable que celui qui est vierge porte la palme de la vierge. Tu as mérité de reposer sur le sein du Seigneur, et ainsi tu as puisé plus abondamment que les autres à cette source divine des trésors de sagesse et de grâce. Il est juste, puisque tu as reçu du fils des dons plus

(1) Ps.

abondants, que tu rendes plus d'honneur à la mère. Tu dois donc porter cette palme de lumière aux funérailles de la sainteté, toi qui as été abreuvé à la source de l'éternelle clarté. Moi je porterai le saint corps avec le cercueil, et nos autres frères l'entoureront en chantant les louanges de Dieu.—Moi qui suis le moindre de vous tous, dit Paul, je le porterai avec toi. ”

Pierre et Paul ayant placé le cercueil sur leurs épaules, Pierre commença à chanter : “ Israël est sorti d'Égypte, louez le Seigneur, ”(1) et les autres apôtres continuèrent le cantique. Le Seigneur couvrit d'une nuée le cercueil et les apôtres, de sorte qu'on ne pouvait les voir et qu'on n'entendait que leurs voix. Une multitude d'anges chantaient aussi avec les apôtres, et remplissaient l'air d'une admirable et suave mélodie.

Les habitants, éveillés par ces chants si doux et si harmonieux, sortirent à la hâte de la ville, s'informant avec empressement quelle en était la cause. “ Les disciples de Jésus, dit l'un d'eux, portent au tombeau sa mère Marie, qui est morte, et ce sont leurs chants que vous entendez. ” Alors ils coururent aux armes, et ils s'exhortaient mutuellement en disant : “ Venez, tuons tous les disciples, et jetons au feu le corps de celle qui a porté ce séducteur. ”

Le prince des prêtres voyant ce qui se passait fut saisi de stupéfaction et de colère, et s'écria : “ voyez quelle gloire reçoit maintenant la mère de celui qui nous a trahis, nous et notre race ! ” Et en parlant ainsi, il porta les mains sur le cercueil, voulant le renverser et le jeter à terre ; mais à l'instant ses deux mains se desséchèrent et restèrent attachées au cercueil, de sorte qu'il y était suspendu, souffrant une telle douleur qu'il poussait des cris lamentables ; et tout le peuple fut frappé de cécité par les anges qui remplissaient les nuées.

Cependant le prince des prêtres s'écriait dans sa douleur : “ Saint Pierre, ne me rejette pas dans ce moment d'angoisse, mais, je t'en supplie, adresse pour moi des prières au Seigneur. Souviens-toi qu'autrefois je t'ai secouru, et que quand la servante t'accusa je te défendis.— Nous sommes retenus par les funérailles de notre Reine.

(1) Ps.

et nous ne pouvons te guérir en ce moment, dit Pierre ; néanmoins si tu veux croire en Notre Seigneur Jésus-Christ et en celle qui l'a porté et l'a enfanté, j'espère que tu recouvreras aussitôt la santé.—Je crois, s'écria le prince des prêtres, que Jésus est véritablement le fils de Dieu et que Marie est sa mère très sainte." Aussitôt ses mains furent détachées du cercueil. Cependant ses bras étaient encore desséchés, et la violence de sa douleur n'avait point cessé. " Baise ce cercueil, lui dit Pierre, et dis : " Je crois que Jésus-Christ est Dieu, je crois que Marie l'a porté dans son sein et qu'elle est demeurée vierge après l'avoir mis au monde." Le prince des prêtres répéta ces paroles, et aussitôt la santé lui fut rendue.

Alors Pierre lui dit : " Prends cette palme de la main de notre frère Jean, et étends-la sur ce peuple aveuglé : ceux qui voudront croire recouvreront la vue, mais ceux qui refuseront de croire resteront aveugles à jamais. "

Cependant les apôtres qui portaient le corps de Marie étant arrivés dans la vallée de Josaphat, le déposèrent dans le tombeau, et s'assirent auprès du monument, selon que le Seigneur le leur avait ordonné. Or le troisième jour Jésus descendit avec la multitude des anges, et salua les apôtres en leur disant : " La paix soit avec vous.—Gloire soit à vous, ô Dieu, qui seul faites de si grandes merveilles," répondirent les disciples. " Quelle gloire et quel honneur vous semble-t-il que je doive rendre maintenant à ma mère ? leur demanda Jésus. — Seigneur, il paraît juste à vos serviteurs que de même que, vainqueur de la mort, vous régniez maintenant dans les siècles, ainsi il vous plaise de ressusciter le corps de votre mère, ô Jésus, de le faire asseoir à votre droite pour l'éternité."

Jésus accueillit la prière des apôtres, et aussitôt l'archange Michel apparut et présenta au Seigneur l'âme de Marie. Alors le Sauveur dit à sa mère : " Lève-toi, ô ma bien-aimée, ma colombe, tabernacle de gloire, vase de vie, temple céleste, et comme il n'y a en toi aucune souillure, que ton corps n'éprouve pas la moindre corruption dans le sépulcre." L'âme de Marie rentra alors dans son corps, qui sortit glorieux du tombeau et s'éleva vers le séjour éthéré environné d'une multitude d'anges.

Cependant Thomas qui n'avait pas été témoin de ces merveilles, étant arrivé, refusa d'ajouter foi à ce que les

apôtres lui racontèrent : alors la ceinture qui entourait le corps de Marie tomba intacte du haut des airs dans les mains de Thomas, et il comprit et crut que Marie avait été enlevée au ciel en corps et en âme.

Bienheureux JACQUES DE VORAGINE.

UNE CONFESSION

JE fus élevé chrétiennement, et après ma première communion, j'ai accompli mes devoirs religieux, pendant plusieurs années, avec une naïve ferveur. Ce furent, je le dis franchement, la *crise de l'adolescence* et la honte de certains aveux qui me firent renoncer à mes habitudes de piété. Bien des hommes qui sont dans ce cas conviendraient, s'ils étaient sincères, que ce qui les éloigna d'abord de la religion, ce fut la règle sévère qu'elle impose à tous au point de vue des sens, et qu'ils n'ont demandé que plus tard à la raison et à la science, des arguments métaphysiques qui leur permettent de ne plus se gêner. Pour moi, du moins, les choses se passèrent ainsi. Je cessai de pratiquer par mauvaise vergogne, et tout le mal vient de cette première faute contre l'humilité, qui m'apparaît décidément comme la plus nécessaire de toutes les vertus.

Ce pas franchi, je ne devais pas manquer de lire en chemin bien des livres, d'entendre bien des paroles, et de voir bien des exemples destinés à me convaincre que rien n'est plus légitime chez l'homme que d'obéir à son orgueil et à sa sensualité ; et je devins très vite à peu près indifférent à toute préoccupation religieuse. Mon cas, on le voit, est très banal ; ce fut la vulgaire désertion du soldat las de la discipline. Je ne haïssais certes pas le drapeau sous lequel j'avais servi ; je l'avais fui et je l'oubliais, voilà tout.

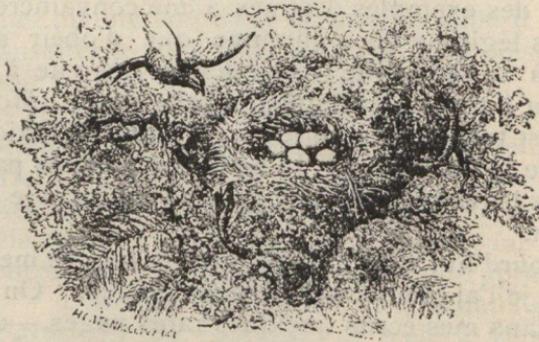
Aujourd'hui que j'ai retrouvé la foi, je me demande même si je l'ai jamais absolument perdue. On peut rencontrer dans mes écrits quelques rares pages,—que je renie et déteste,—où j'ai parlé des choses religieuses avec une sottise légèreté, parfois même avec la plus coupable audace ; on y chercherait en vain un blasphème.

Quand, par hasard, j'entrais dans une église, le respect m'attendait sur le seuil et m'accompagnait devant l'autel. Toujours les cérémonies du culte m'émurent par leur vénérable caractère d'antiquité, leur pompe harmonieuse, leur solennelle et pénétrante poésie. Jamais je n'ai trempé mon doigt dans l'eau froide des bénitiers sans tressaillir d'un singulier frisson qui était peut-être celui du remords.

Oui, plus j'y songe, plus je crois qu'un peu de foi chrétienne sommeilla toujours au fond de mon cœur. Il y en avait sans doute quelque trace dans la résignation avec laquelle j'ai toujours accepté les disgrâces de la vie. Depuis longtemps, il est vrai, on me range parmi ceux qu'on est convenu d'appeler les heureux ; mais ma jeunesse fut très dure. J'ai connu la pauvreté, presque la misère, sans parler de pires chagrins. Jamais, je n'ai jeté un cri de révolte.

Beati mites a dit Notre-Seigneur sur la montagne. J'ai eu ce bonheur, en effet, que, sur le soir de mes jours, quand reparut la souffrance, et bien que j'eusse très mal usé, aux heures prospères, des faveurs dont j'avais été comblé, Dieu a laissé tomber sur moi un rayon de sa miséricorde et m'a rendu les consolations de la prière et de la foi.

FRANCOIS COPPÉE,
de l'Académie française.



La cellule de sainte Rose de Lima

La vie des Saints est un poème : l'esprit surnaturel qui l'inspire et la pénètre tout entière, la transfigure et lui communique un caractère d'idéalité analogue à celui qui fait le charme des conceptions de la poésie humaine : mais combien plus élevée, plus délicate et plus pure est cette poésie surnaturelle, cette poésie *vécue*, que Dieu lui-même met dans la vie de ses élus et où il semble se délecter, conformément à la parole de la sagesse : *Delicia mee cum filiis hominum*. — Mes délices sont dans la société des enfants des hommes.

Nous n'en voulons pour preuve que les traits si gracieux et si édifiants que nous allons rapporter.

Rose avait obtenu, grâce à l'intervention de son confesseur, l'autorisation de construire au fond du jardin de ses parents un petit oratoire en planches dont elle fit sa retraite préférée et qui devint bientôt l'humble théâtre des merveilles surnaturelles les plus extraordinaires.

Lorsqu'au lever du soleil elle traversait le jardin pour gagner sa retraite, elle conviait la nature entière à glorifier avec elle l'auteur de toutes choses. Et alors on voyait les arbres s'incliner sur son passage, secouer les perles de la rosée et entre-choquer leurs feuilles en rendant un son harmonieux, les fleurs se balancer sur leurs tiges et entrouvrir leurs corolles pour répandre leurs plus suaves parfums, et célébrer à leur manière les louanges de Dieu. En même temps, les oiseaux se mettaient à chanter et venaient se poser sur les mains et les épaules de Rose, les insectes la saluaient de leur joyeux bourdonnement ; en un mot, tout ce qui a vie et mouvement s'unissait au concert de louanges qu'elle adressait au Seigneur ; elle avait reconquis la royauté sur la création, que notre premier père exerçait avant sa chute.

Il arriva un jour qu'une pieuse fille se rendit au jardin avec Rose à l'aube du jour. Au moment où elles y entrèrent et où notre sainte adressa à la nature son invitation habituelle, les arbres et les buissons se baissèrent jusqu'à terre. L'étrangère était stupéfaite à ce spectacle, mais elle fut bien plus encore lorsqu'elle vit Rose continuer tranquillement sa marche comme si rien d'extraordinaire n'était arrivé. Celle-ci lui dit alors : " Chère sœur, croyez-



SAINTE ROSE DE LIMA

“ vous qu'on puisse assez honorer le Maître du monde, et
“ ne devons-nous pas le louer et le servir, lorsque nous
“ voyons que tout ce qui verdit et fleurit lui rend grâces
“ à sa façon ? ”

Rose ne vivait pas seule dans sa cellule ; cette humble retraite était visitée matin et soir par une innombrable quantité de moustiques, qu'attiraient l'humidité du sol et l'ombrage touffu des arbres aux pieds desquels le petit ermitage s'élevait. Mais aucun de ces moucheron n'incommodait la sainte, ils entraient et sortaient par la porte et la fenêtre sans jamais la toucher. Lorsqu'au contraire quelque autre personne pénétrait dans sa cellule avec l'autorisation du confesseur, les moustiques se jetaient sur les visiteurs avec une sorte de fureur et leur mettaient le visage et les mains en sang. Marie s'étant étonnée un jour que Rose pût demeurer si tranquille au milieu de cette horde ennemie, elle lui dit avec ce calme séraphique qui lui était habituel :

“ Lorsque je suis venue ici pour la première fois, j'ai
“ conclu un traité avec ces bestioles, il a été convenu que
“ jamais elles ne me feraient de mal, et que de mon côté
“ je les laisserais en paix. Jusqu'à présent la convention
“ a été fidèlement observée ; non-seulement les mousti-
“ ques ne me piquent pas, mais ils s'associent à moi pour
“ célébrer les grandeurs et la bonté de Dieu. ”

En effet, lorsque Rose entraît de bonne heure dans sa cellule, elle appelait les moustiques qui passaient les nuits sur les parois du frêle édifice ; aussitôt, ces insectes commençaient à voltiger autour d'elle en formant un cercle parfaitement régulier et en s'associant, par un bourdonnement doux et plein d'harmonie, à l'hymne que notre sainte entonnait en l'honneur du Seigneur. Ce qu'il y avait de plus merveilleux, c'est que les moustiques se divisaient en deux chœurs, dont l'un restait silencieux tandis que l'autre chantait. Cela durait jusqu'au moment où Rose donnait le signal du départ, en disant : “ Partez à présent, petites sœurs, allez chercher votre nourriture en butinant sur les fleurs du voisinage ; vous reviendrez ce soir, et nous célébrerons ensemble les louanges de celui qui nous a donné l'être. ” L'armée ailée disparaissait aussitôt ; mais, fidèle à l'ordre reçu, elle revenait à l'heure du coucher du soleil et recommençait sa ronde et ses chants ; elle les in-

terrompait au moment où la sainte lui disait : “ Maintenant allez vous reposer.”

Il advint un jour que Catherine de Sainte-Marie, tertiaire dominicaine, étant venue voir Rose dans son ermitage, les moustiques se jetèrent sur elle et la piquèrent impitoyablement. Catherine, impatientée, en écrasa un qui s'était posé sur sa main. — “ Chère sœur, lui dit Rose avec tristesse, pourquoi tuez-vous mes hôtes? — Aimables hôtes en vérité, répondit Catherine, ils nous mettent en sang et ne nous laissent pas un instant de repos! — Hélas! répliqua doucement notre sainte, n'oublions pas, lorsque ces insectes nous tirent un peu de sang, que Jésus le Roi du ciel et de la terre, daigne nous nourrir de sa chair et de son sang trois fois saints! Je vous supplie, chère sœur, de pardonner aux moustiques, de ne plus leur faire de mal, et je vous promets qu'à l'avenir ils vous laisseront tranquille.” En effet, à partir de ce moment ils ne piquèrent plus Catherine. Le même fait se répéta en faveur de la mère de Rose et des époux de la Massa.

Une autre tertiaire dominicaine, Françoise de Montoya, se trouvant un soir dans la cellule, y vit arriver une légion de moustiques et en fut effrayée. — “ N'ayez pas peur, ma chère sœur, lui dit Rose, vous allez être piquée trois fois en l'honneur de la très sainte Trinité, mais ensuite il ne vous sera plus fait aucun mal.” L'évènement justifia la prédiction de Rose.

C'était surtout pour être plus libre de vaquer à la prière, qu'elle appelait la nourriture de l'âme, que Rose avait si ardemment désiré la possession de sa cellule. Elle la quittait trois fois par semaine, y compris les dimanches et fêtes, pour fréquenter les églises et recevoir la sainte communion.

Après sa communion du vendredi, notre sainte avait coutume de s'enfermer dans son ermitage pour méditer sur la passion de Notre-Seigneur; elle y demeurait jusqu'au samedi, quelquefois jusqu'au dimanche, et elle suppliait qu'on l'y laissât parfaitement tranquille quoi qu'il pût arriver. Comme on lui en demandait le motif, elle répondit avec simplicité que, pendant tout ce temps, elle était immobile et qu'il lui serait impossible de se lever pour ouvrir sa porte si quelqu'un venait y frapper.

Lorsque Rose lisait, la seule vue du très saint nom

de Jésus imprimé dans le volume ouvert devant elle provoquait l'extase, et, pour nous servir de l'expression de ses historiens, ce nom, semblable à un dard acéré, pénétrait jusqu'au plus profond de son cœur, l'embrasait du plus ardent amour et la mettait hors d'elle-même. Alors, Jésus lui apparaissait sous la forme du plus beau et du plus aimable des enfants, se plaçait devant elle, couvrait les feuillets du livre et caressait affectueusement Rose. De même, lorsque notre sainte travaillait à l'aiguille, l'Enfant divin venait s'asseoir sur son coussin, lui tendait les bras avec amour, avait avec elle de charmants entretiens et lui disait que de même qu'elle voulait être toute à lui, il voulait être tout à elle, prendre le cœur de Rose et lui donner le sien. Rose demeurait alors perdue dans la plus profonde contemplation, et cependant, chose merveilleuse, elle continuait à coudre ou à broder, aussi régulièrement que si elle eût été absorbée par son travail. Bientôt les visites de l'Enfant Jésus se multiplièrent et devinrent à peu près quotidiennes ; il était rare qu'il n'eût point apparu lorsqu'arrivait le milieu du jour.

Quelquefois cependant il ne venait pas, et Rose languissait, fondait en larmes ; puis elle s'écriait : " L'heure est passée, mon bien-aimé n'est point venu ; midi a sonné, et je ne l'ai pas vu, malheureuse que je suis, me voilà privée de son adorable présence ! " Il arriva un jour que les personnes qui étaient dans le voisinage de la cellule l'entendirent chanter d'une voix douce et sur une plaintive mélodie des vers charmants qu'elle improvisait dans sa douleur, et dont la traduction qui suit ne saurait exprimer la grâce mélancolique :

" Hélas ! mon bien-aimé, où reste-t-il, et qui peut le retenir loin de moi ? — Pourquoi me laisse-t-il seule dans le deuil et dans les pleurs ? — Il n'est pas de malheur plus grand que d'être loin de lui. — Venez, Seigneur, montrez-vous, calmez la souffrance de mon cœur. — Je suis pauvre, faible et petite, je suis digne de vos mépris ; — mais, vous le savez, je ne puis vivre sans vous ; — loin de vous je me sens mourir ! "

Un soir, Rose fut prise d'un violent mal de gorge. Suivant sa coutume, l'Enfant Jésus la visita ; il lui proposa en souriant d'engager avec elle une partie de jeu d'adresse. La partie eut lieu, et Rose, l'ayant gagnée, de-

manda, comme prix de sa victoire, la guérison de sa gorge. Au moment même le mal disparut. Mais l'Enfant divin ayant exigé sa revanche, Rose perdit la seconde partie ; sa douleur reprit plus violente qu'auparavant et l'empêcha de fermer l'œil de la nuit. Elle réfléchit alors au sens de cette mystérieuse partie ; elle comprit que, sous une allégorie enfantine, le Seigneur avait voulu lui faire connaître le prix et le mérite de la souffrance, et son cœur déborda de joie à la pensée de la condescendance de l'Eternel, qui, suivant la parole du Sage, se complaît au milieu des enfants des hommes. Cependant Marie de Florès, voyant sa fille très malade, en témoigna de l'inquiétude. Rose, pour la rassurer, lui raconta ce qui s'était passé entre elle et l'Enfant Jésus. Et tandis qu'elle parlait à sa mère, son visage s'illumina et prit l'expression extatique que lui communiquait habituellement la réception de l'Eucharistie.

En une autre occasion, Rose s'attarda dans sa cellule. Au moment où minuit venait de sonner, elle se sentit prise d'une faiblesse extrême ; elle essaya de se traîner vers la maison, mais ne put faire un pas ; elle s'efforça d'appeler afin qu'on lui vint en aide, la voix lui manqua. L'anéantissement augmentait de moment en moment ; Rose se sentait mourir. Son corps, exténué par le jeûne, réclamait impérieusement de la nourriture ; mais notre sainte, devant communier le lendemain et affamée de l'aliment divin, ne voulait rien prendre. Elle s'adressa à son fiancé céleste et lui demanda avec une humble confiance de venir à son secours. Aussitôt Jésus apparut : " Appliquez vos lèvres à la plaie de mon côté, ma fille bien-aimée, dit-il à Rose avec une douce et grave majesté, il a été ouvert pour le salut du genre humain, et toujours les fidèles y trouvent le baume salutaire dont ils ont besoin. " — La sainte obéit ; en même temps une force nouvelle se répandit dans ses membres, une joie surnaturelle remplit son cœur ; elle se sentit guérie et put communier le jour suivant. La même faveur avait été accordée jadis par le Seigneur à sainte Catherine de Sienne.

TH. DE BUSSIERRE.

.... De quelle accumulation d'efforts quotidiens sont faites les œuvres durables !..

SA GRANDEUR MGR LAFLÈCHE

Ce n'est pas à nos lecteurs qu'il faut recommander beaucoup l'âme de Sa Grandeur Monseigneur Louis-François Laflèche, évêque des Trois-Rivières, qui vient d'achever sa carrière terrestre : le traditionnel attachement du peuple canadien pour ses pasteurs légitimes, successeurs des apôtres et représentants de l'autorité divine auprès d'eux, saura mieux les conseiller, sans doute, que les plus éloquents exhortations.

Ce n'est pas à nous non plus de retracer cette longue et belle carrière qui est dans le souvenir de tous, et de louer ces vertus que célèbre tout ceux qui, ici au Canada, ayant eu le bonheur d'approcher le vieil évêque, ont eu par conséquent aussi le plaisir d'en recueillir le bénéfice.

Nous voulons du moins, nous aussi, venir nous pencher au bord de cette tombe qui vient de s'ouvrir, pour dire au vénérable défunt qui nous quitte, que quoique étant des derniers venus sur cette terre hospitalière du Canada, nous ne sommes pas les moins empressés à joindre de tout cœur notre voix à celle de la foule du clergé et des fidèles de ce pays, qui dans un ensemble et un accord si unanime murmure sur le cercueil du vétéran de l'épiscopat canadien, les sereines et consolantes paroles de l'Eglise :

Qu'il repose en paix !

(W.)

VIES DES FRERES

Par le Père GÉRARD DE FRACHET.

Suite

Comment il guérit un hydropique en lui donnant un remède.

Dans le même pays et dans la petite ville appelée Château-Saint-Jean, il y avait un jeune hydropique, tellement enflé et réduit à un tel état de faiblesse, qu'il s'attendait à mourir bientôt. La misère l'obligeait d'aller dans les bois ramasser des fagots qu'il pouvait à peine porter. Un jour, étendu à terre et déplorant amèrement son mal-

heur, il se rappelle au milieu de ses larmes, que le Bienheureux Dominique vient au secours de ceux qui l'invoquent. Aussitôt il fait vœu, s'il obtenait sa guérison, de servir pendant un an les Frères du couvent de Placia. Avant de se lever, il lui semble voir un Frère qui, debout devant lui, étend la main vers l'arbre sous lequel il se trouve couché, et lui dit : " Prenez des feuilles de ce sureau, broyez-les, buvez-en le suc, et vous serez guéri. " A ces mots il disparaît ; et le jeune homme de se lever, de prendre des feuilles, de les broyer avec des pierres, d'en exprimer le suc et de le boire. Tout son corps se dégage à l'instant même, et il est complètement guéri ; il charge sur ses épaules un gros fagot et rentre chez lui en parfaite santé. Après avoir raconté les détails du miracle, il dit adieu à sa mère et se rendit chez les Frères au couvent de Placia. Il les servit avec dévouement pendant une année, comme il en avait fait le vœu. Dieu soit béni en toutes choses : *Amen.*

LE BIENHEUREUX JOURDAIN DE SAXE.

De sa pureté.

Nous parlerons maintenant avec l'aide du Seigneur, pour la gloire de Dieu et l'utilité des lecteurs, de notre saint et mémorable Père Frère Jourdain, second Maître de l'Ordre des Prêcheurs, et très digne successeur de saint Dominique : nous raconterons en partie ce que nous ont révélé de soigneuses recherches, et de ce que nous avons vu de nos yeux ou appris de sa bouche.

Disons d'abord qu'il fut comme un miroir de la religion entière et un modèle de toutes les vertus, car on affirme qu'il conserva sans tache la chasteté de l'âme et du corps.

De sa compassion envers le premier pauvre qu'il rencontrait.

Ensuite, la piété qui, selon l'Apôtre, *est utile à tout*, fut vraiment son apanage, non-seulement dans le cloître mais encore dans le monde. Il avait des entrailles de miséricorde pour les malheureux et les affligés ; rarement ou plutôt jamais, bien qu'il ne fût pas très riche, il ne laissa

s'éloigner un pauvre sans lui faire l'aumône, et il avait coutume de la faire au premier qu'il rencontrait lors même qu'il ne la demandait pas.

Comment il donna sa ceinture à un pauvre et la vit ensuite sur un crucifix.

Pendant qu'il étudiait la théologie à Paris, il se levait régulièrement chaque nuit pour assister à Matines. Or il arriva qu'une nuit de fête solennelle, croyant que l'office était déjà sonné, il se leva précipitamment, ne mit que sa cape et sa ceinture, et courut en toute hâte à l'église. Il rencontra un pauvre qui lui demanda l'aumône, et n'ayant rien autre dont il pût disposer, il lui donna sa ceinture. Arrivé devant l'église, il trouva les portes fermées, car on n'avait pas encore sonné, ainsi qu'il l'avait cru. Il attendit que les gardiens les eussent ouvertes, et dès qu'il fut entré, il vint prier devant un crucifix. Comme il le regardait souvent et avec dévotion, il le vit tout à coup portant autour de ses reins la ceinture qu'il venait de donner au pauvre pour l'amour du crucifié.

De son entrée dans l'Ordre et de la vision d'une fontaine.

Etant déjà bachelier en théologie, il fut reçu dans l'Ordre, à Paris, par Frère Réginald de bienheureuse mémoire, autrefois doyen de Saint-Aignan d'Orléans, à la mort duquel un religieux eut une vision admirable. Il vit une fontaine très limpide tarir tout à coup, dans le cloître de Saint-Jacques, et surgir après elle dans le même lieu, une grande rivière ; elle serpentait d'abord à travers les places de la ville, puis dans le royaume entier, purifiant, abreuvant et charmant les hommes, et, grandissant toujours, courait se jeter à la mer. Et en effet, après la mort du Bienheureux Réginald, parut et se leva le Père Jourdain : d'abord, Lecteur à Paris, il expliqua l'Évangile de Saint-Luc à ses Frères, avec le plus grand succès ; ensuite, il partit courant le monde en prêchant, pendant près de vingt ans ; il annonça Jésus-Christ par la parole et par l'exemple, en deçà et au delà des mers, et attira, dit-on, dans l'Ordre, plus de mille sujets ; agréable au Seigneur, dévoué aux Prélats de l'Église romaine, il amena le clergé

et le peuple à faire pénitence, et les pressa d'entrer dans le royaume de Dieu ; enfin, ce Bienheureux Père consumma sa course, ainsi que saint Clément, dans la mer ; et, y trouvant le chemin du ciel, *il entra librement dans les puissances du Seigneur.*

De son amour pour les pauvres et pour les Frères.

Quand il fut religieux, sa charité déborda de son âme, au point que, souvent dans ses voyages, il se dépouilla de sa tunique afin d'en couvrir, pour l'amour de Jésus-Christ, ceux qui n'avaient pas de vêtement ; ses Frères l'en reprirent fréquemment, et l'accusèrent même quelquefois au Chapitre général. Il était pour les Frères, plein de douceur et de tendresse ; il avait pitié de leurs infirmités et subvenait autant que possible à leurs besoins ; il pardonnait même quelquefois à la faiblesse humaine, de telle sorte qu'il corrigeait leurs fautes, plus encore par la force de la charité et par l'attrait de la bonté, que par la règle de l'austérité, bien qu'il eût appris de celui qui enseigne toutes choses, à l'appliquer selon le lieu, le temps et les personnes. Affectueux et compatissant pour ceux qui étaient éprouvés par la tentation ou la maladie, il avait soin de leur rendre de fréquentes visites et de les soutenir par sa parole et ses exemples, par ses exhortations et ses prières. Aussi avait-il coutume, dès qu'il arrivait dans un couvent, de visiter les malades, d'appeler les novices à table, et de s'informer s'il y avait des Frères qui fussent tentés, afin de pouvoir les consoler.

A suivre.



CHRONIQUE

Le naufrage de la Bourgogne a jeté la consternation dans le cœur de tous les amis de la France : un pareil désastre est presque unique dans les annales pourtant si riches des sinistres maritimes.

La famille dominicaine a été, elle aussi, atteinte par le malheur qui a frappé tant de familles distinguées en France et en Amérique, elle compte elle aussi ses victimes.

Trois religieux dominicains appartenant à la province française de Lyon et au couvent de noviciat de Sherman-Park (New-York) ont trouvé la mort au sein de l'affreuse catastrophe qui a englouti en quelques instants tant de vies humaines.

Ce sont les pères Florisoone, Prieur, Merlin, professeur de dogme, tous les deux en route pour se rendre au chapitre provincial, et le Révérend Père Baumann.

Il nous reste cependant une consolation au sein de cet affreux malheur ; tous les passagers survivants se sont plu à rendre hommage à l'attitude véritablement héroïque qu'ont su conserver jusqu'au bout nos frères, et de l'inébranlable fermeté qu'ils ont manifestée au milieu du danger universel, ne connaissant d'autre préoccupation que celle des âmes qui les entouraient, on les a vus aller et venir sur le pont parmi les passagers, distribuant la sainte absolution aux fidèles qui se pressaient autour d'eux et se jetaient à genoux pour recevoir de leur ministère les dernières consolations de la religion.

Ils ne semblent avoir fait aucun effort, aucune démarche pour veiller à leur sécurité personnelle, estimant que leur place était sur le pont du navire en perdition et que leur rôle était d'y demeurer jusqu'au bout, les derniers avec le capitaine et les officiers, voués comme eux d'avance à une mort inévitable.

Ces faits nous sont rapporté par des témoins oculaires survivants du désastre ; lorsque le navire s'est enfoncé et a disparu dans l'abîme, l'héroïque capitaine de la *Bourgogne* debout sur la dunette avait à ses côtés deux prêtres catholiques qui disparurent avec lui.

Ces hommes héroïques étaient-ils nos frères, ou du moins quelqu'un d'entre ceux-ci faisait-il partie de ce no-

ble groupe? Nous ne pouvons l'affirmer, faute de témoignage direct; du moins nous est-il permis de le supposer, de nourrir cette consolante espérance. Du moins nous savons avec certitude, que dans cette terrible circonstance, l'âme dominicaine a su se montrer dans sa grandeur, égale à l'immensité de péril, et supérieure au désastre.

Le bazar organisé par la ville de Saint-Hyacinthe, au profit commun de l'œuvre dominicaine et des sœurs de l'Hôtel-Dieu, éprouvées, comme l'on sait, par le terrible incendie qui a dévoré la métairie Saint-Joseph, mérite de trouver dans nos annales une mention toute spéciale.

Il nous faut tout d'abord remercier la population de cette ville de l'empressement avec lequel elle a su répondre à l'appel de la charité et du concours qu'elle a bien voulu donner à cette œuvre de bienfaisance.

Mais où nous sentons pleinement notre insuffisance et l'insignifiance de nos paroles, c'est devant la tâche de remercier dignement les âmes dévouées qui se sont chargées de l'organisation, de l'entretien et de la conduite de cette œuvre, au prix de peines et de fatigues souvent considérables et cependant acceptées généreusement et sans arrière-pensée.

Il faudrait nommer une à une, et nous regrettons de ne pouvoir le faire, les personnes généreuses qui n'ont pas craint de consacrer leur temps, un temps souvent précieux, et leur zèle à cette entreprise, et détailler leur œuvre.

Mais si leur modestie nous interdit cette indiscretion, du moins nous tenons à leur dire que nous apprécions pleinement toute la mesure du dévouement prodigué en cette circonstance. Si nous ne pouvons livrer à la publicité les noms des bienfaiteurs, qu'ils sachent du moins que leur générosité est acceptée avec reconnaissance; qu'ils nous permettent de leur rappeler que ces noms sont inscrits là-haut, au grand livre de Celui qui se charge de payer les dettes de ses serviteurs, et qui a promis de récompenser au centuple, ne fût-ce qu'un verre d'eau, donné en son nom à quelqu'un de *ses petits*.

Un procès criminel, qui a produit dans tout le comté et aux alentours une sensation sans précédent, vient de se

juger à Saint-Hyacinthe. Le ROSAIRE n'a pas à rappeler les faits, ils sont connus. Un honnête cultivateur assommé à quelques pas de son domicile, dépouillé de la somme d'argent qu'il rapportait à la maison, son neveu, un jeune homme de 18 ans, soupçonné, arrêté, jugé et condamné.

Nous ne nous proposons pas non plus de résumer les débats que les journaux ont reproduit *in extenso*, mais peut-être y a-t-il lieu de dégager la morale de toute cette triste et douloureuse affaire.

Une parole d'un homme éminent, l'avocat Lord, de Biddeford, la contient tout entière : *The man is not all here* disait-il après avoir refusé de se charger de la défense de l'accusé Guillemain : l'humanité ne se trouve pas complète dans ce sujet, il lui manque quelque chose de l'homme.

Il y a en effet quelque chose d'anormal, et tous ont pu le constater, dans l'indifférence non affectée, mais quasi naturelle de ce jeune homme de 18 ans, à l'égard des débats où se jouait sa propre vie, dans le défaut de sens moral que tous ont été à même de relever chez l'accusé.

C'est là, si l'on veut, une sorte de monstruosité naturelle dans l'ordre moral, qui, indirectement et négativement le prédisposait au crime.

Mais faut-il s'en tenir là ? Tous les jours ne voyons-nous pas apparaître à la lumière des enfants affligés de quelque difformité physique ? Dans ce cas que fait-on ? Ne travaille-t-on pas à la redresser, et par une série d'exercices, de mouvements, d'entraînements variés, de venir en aide à la nature, qui, par elle-même, tend toujours dans chaque individu à reproduire le type absolu qu'elle est appelée à réaliser ?

Ainsi en est-il dans l'ordre moral ; tout individu humain est corrigible, progressif, susceptible d'être amélioré. Si, à son grand malheur, la Providence permet que quelqu'un d'entre nous vienne au monde diminué au moral, et comme dépourvu de quelqu'une de ces facultés qui doivent servir à la gouverner de notre vie pratique, c'est l'œuvre de l'éducation que de rectifier cette nature ingrate, de la développer dans le sens où elle est le plus dépourvue, de suppléer par une sorte de dressage moral à l'insuffisance des ressources naturelles. Nulle âme ne vient au monde inca-

pable d'accomplir dignement sa mission sur la terre, ce serait blasphémer la Providence que de le dire.

Nous pouvons donc sans témérité affirmer *qu'il a manqué ici quelque chose du côté de l'éducation*, qui a été insuffisante pour rectifier les instincts dépravés de la nature.

On n'aura pas su, dans la famille, étudier, surveiller, redresser cette nature incomplète, la développer et l'armer contre elle-même.

On n'aura pas veillé suffisamment sur la société qu'il a plu à ce jeune homme de se choisir.

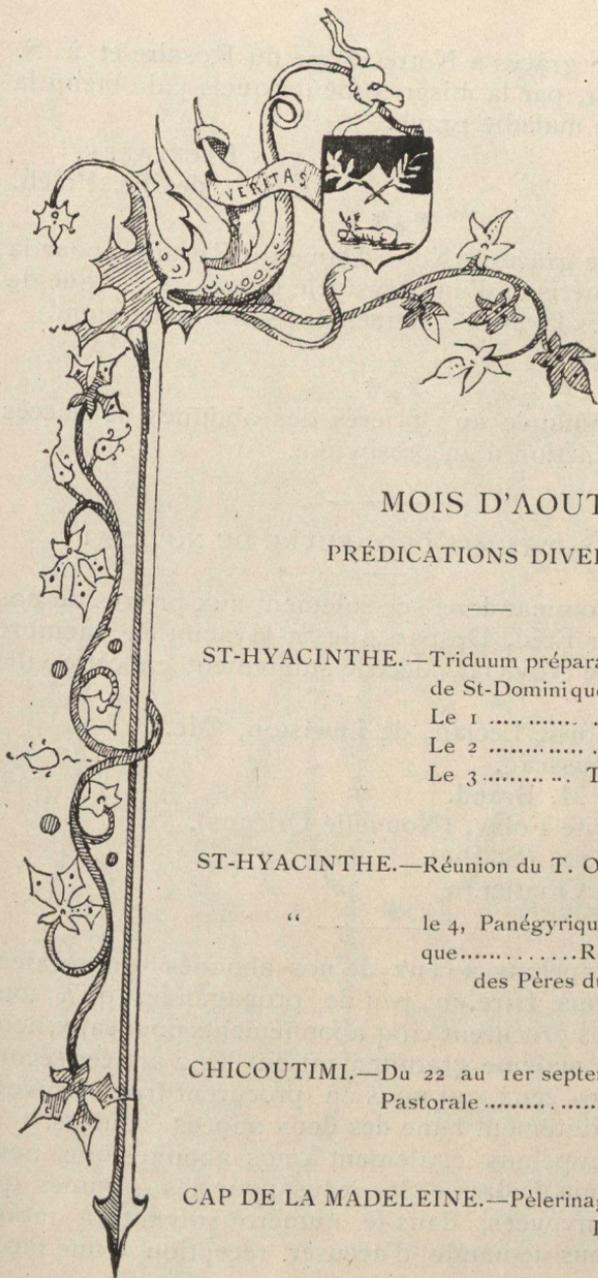
Elle a pu n'être pas criminelle, cette société, mais si l'on en juge par l'escapade qui a suivi le crime, elle ne semble guère avoir été de nature à développer outre mesure les scrupules de la conscience.

Pour le reste, cependant, comme tous les enfants du Canada, Guillemain a dû recevoir une éducation religieuse et catholique. Qu'est-ce que cela prouve, si ce n'est que tout cela ne suffit pas, et que les parents n'ont pas le droit de se croire déchargés de tout devoir en famille à l'égard de leurs enfants, parce qu'ils les ont mis dans une école même catholique ?

L'exemple de ce malheureux jeune homme nous offre donc une leçon pratique, féconde et bonne à méditer. N'est-ce pas le fait de tout chef de famille de pouvoir quelque jour se trouver père d'un autre Guillemain ?

(WENCESLAS.)





MOIS D'AOUT
PRÉDICATIONS DIVERSES.

ST-HYACINTHE.—Triduum préparatoire à la fête
de St-Dominique

Le 1 R. P. ROULEAU

Le 2 R. P. FOUGERAY

Le 3 T. R. P. BÉCHET

ST-HYACINTHE.—Réunion du T. O., le 4,

R. P. ROULEAU

“ le 4, Panégyrique de St Domini-

que..... R. P. LETELLIER,

des Pères du S. Sacrement.

CHICOUTIMI.—Du 22 au 1er septembre, Retraite
Pastorale R. P. RONDOT

CAP DE LA MADELEINE.—Pèlerinages,
R. P. ROULEAU

Actions de grâces à Notre-Dame du Rosaire et à S. Vincent Ferrier, par la miséricorde desquels j'ai obtenu la guérison d'une maladie grave.

FR. L. VAN BECELAERE,
des Fr. Prêch.

Actions de grâces à Notre-Dame du Rosaire, pour la faveur de la guérison d'une érysipèle grave, ainsi que de plusieurs autres faveurs obtenues par son intercession.

E. V.

On recommande aux prières des abonnés le succès dans la construction d'un presbytère.

ASSOCIÉS DÉFUNTS DE L'ŒUVRE DU NOVICIAT

Nous recommandons spécialement aux prières de nos abonnés le Dr Fréd. Despars, de St-Hyacinthe, membre de l'Œuvre du Noviciat, décédé subitement en cette ville le 17 juillet.

M. Alphonse Leclair, de Lewiston, (Me.)
Mme Rousseau.
Mme. J. M. Brand.
Marguerite Folay, (Nouvelle-Orléans).
M. Lacroix, (St-Pie).
Georges Cloutier.

Nous rappelons à ceux de nos abonnés qui seraient disposés à nous faire un peu de propagande, qu'à tous ceux qui nous procurent cinq abonnements nouveaux, nous donnons un sixième gratuitement ou les 2 années écoulées au choix—ceux qui nous en procurent trois peuvent recevoir gratuitement l'une des deux années écoulées.

Nous rappelons également à nos abonnés que nous avons coutume d'adresser les reçus pour les sommes qui nous sont envoyées, dans le numéro suivant, à moins qu'on ne nous demande d'accuser réception d'une façon spéciale.

Prière de nous *notifier exactement* les changements d'adresse, avec *indication de l'ancienne*.